

<https://www.elcorreo.eu.org/LE-DECLIN-DU-COURAGE-Alexandre-Soljenitsyne-Harvard-8-juin-1978>

« LE DÉCLIN DU COURAGE

» Alexandre Soljenitsyne,

Harvard, 8 juin 1978.

- Empire et Résistance -

Date de mise en ligne : mercredi 11 février 2026

Copyright © El Correo - Tous droits réservés

Un monde divisé en morceaux

« Je suis sincèrement heureux d'être parmi vous à l'occasion de la 327e année universitaire de cette université ancienne et prestigieuse. Mes félicitations et mes meilleurs voeux vous accompagnent, vous qui obtenez votre diplôme aujourd'hui. La devise de Harvard est « *Veritas* » (Vérité). Nombre d'entre vous l'ont déjà appris, et d'autres l'apprendront tout au long de leur vie : la vérité nous échappe si nous ne nous efforçons pas pleinement de la rechercher. Et même lorsqu'elle nous échappe, l'illusion de la connaître persiste et nous égare. De plus, la vérité est rarement agréable ; elle est presque toujours amère. Mon discours d'aujourd'hui comporte lui aussi une certaine amertume. Mais je souhaite susciter cette angoisse non pas en adversaire, mais en ami. »

Il y a trois ans, aux États-Unis, j'ai tenu des propos qui ont paru inacceptables. Aujourd'hui, pourtant, nombreux sont ceux qui partagent mon avis... La division du monde actuel est perceptible, même superficiellement. N'importe lequel de nos contemporains identifierait aisément deux puissances mondiales, chacune capable d'anéantir l'autre. Or, la compréhension de cette division se limite souvent à une conception politique, à l'illusion que le danger peut être écarté par des négociations diplomatiques fructueuses ou un équilibre judicieux des forces armées. La vérité est que cette division est bien plus profonde et aliénante ; la rupture est plus importante qu'il n'y paraît. Cette rupture profonde et multiforme porte en elle le risque de multiples catastrophes pour nous tous, conformément à la vérité ancestrale selon laquelle un royaume – en l'occurrence, notre Terre – divisé contre lui-même ne peut subsister.

Mondes contemporains

C'est là que réside le concept de Tiers Monde : nous aurions donc déjà trois mondes. Sans aucun doute, leur nombre est encore plus important ; nous sommes simplement trop éloignés pour le percevoir. Certaines cultures anciennes et autonomes sont profondément enracinées, surtout si elles se sont répandues sur la majeure partie de la Terre, constituant un monde autonome, riche d'énigmes et de surprises pour la pensée occidentale. À tout le moins, nous devons inclure dans cette catégorie la Chine, l'Inde, le monde musulman et l'Afrique, si l'on accepte véritablement l'approche consistant à considérer ces deux derniers comme des unités compactes. La Russie appartient à cette catégorie depuis mille ans, bien que la pensée occidentale commette systématiquement l'erreur de nier son caractère autonome, et ne l'ait donc jamais comprise, tout comme aujourd'hui l'Occident ne comprend pas la Russie prisonnière du communisme. Il se peut que, ces dernières années, le Japon soit devenu de plus en plus semblable à une partie éloignée de l'Occident – je ne souhaite pas m'exprimer à ce sujet ici – mais Israël, par exemple, me semble demeurer à l'écart du monde occidental, ne serait-ce que parce que son système étatique reste lié à la religion.

Il n'y a pas si longtemps, le petit monde de l'Europe moderne s'emparait aisément de colonies à travers le globe, non seulement sans résistance, mais aussi, généralement, au mépris des valeurs potentielles des peuples conquis. À cet égard, son succès fut retentissant ; aucune frontière géographique ne lui était connue. La société occidentale s'étendait comme un triomphe de l'indépendance et de la puissance humaines. Et soudain, au XXe siècle, sa fragilité et son incohérence furent mises à nu. Nous constatons aujourd'hui que les conquêtes se sont révélées éphémères et précaires, et ce revirement de situation met en lumière les failles de la vision du monde à travers laquelle l'Occident les a envisagées. Les relations avec l'ancien monde colonial se sont désormais retournées contre lui, et le monde occidental se montre souvent excessivement servile, mais il reste difficile d'estimer le montant total que les anciennes puissances coloniales présenteront à l'Occident ; il est difficile de prédire si la cession non seulement des dernières colonies, mais de tout ce qu'elles possèdent, suffira à régler cette dette.

Convergence

Néanmoins, cette cécité liée à la supériorité persiste, au grand dam de tous, et entretient la croyance que de vastes régions de notre planète devraient se développer et atteindre le niveau actuel du système politique occidental, théoriquement le meilleur et, en pratique, le plus séduisant. On croit que tous ces autres mondes ne sont empêchés que temporairement, par des gouvernements faibles, des crises graves, leur propre barbarie ou leur incompréhension, de suivre la voie des démocraties pluralistes occidentales et d'adopter leur mode de vie. Les pays sont évalués et jugés selon leurs progrès dans cette direction. Or, cette conception découle d'une méconnaissance occidentale de l'essence des autres mondes ; elle résulte d'une erreur d'appréciation, consistant à les mesurer tous selon le même critère occidental. La réalité du développement de notre planète est tout autre.

L'angoisse engendrée par un monde divisé a donné naissance à la théorie de la convergence entre les grandes puissances occidentales et l'Union soviétique. Cette théorie rassurante occulte le fait que ces mondes n'évoluent pas de manière similaire ; et que l'un ne peut se transformer en l'autre sans violence. De plus, la convergence implique inévitablement d'accepter les défauts de l'autre, ce qui est loin d'être souhaitable. Si je devais m'adresser aujourd'hui à un public dans mon pays, en analysant la fragmentation du monde, je me concentrerais sur les catastrophes de l'Est. Mais, compte tenu de mon exil forcé en Occident ces quatre dernières années, et puisque mon auditoire est occidental, il me semble plus pertinent de me concentrer sur certains aspects de l'Occident actuel, tels que je les perçois.

Le déclin du courage

Le déclin du courage est peut-être la caractéristique la plus frappante qu'un observateur impartial puisse constater en Occident aujourd'hui. Le monde occidental a perdu du courage dans sa vie civique, tant au niveau mondial qu'individuel, dans chaque pays, chaque gouvernement, chaque parti politique et, bien sûr, aux Nations Unies. Ce déclin est particulièrement visible parmi les élites dirigeantes et intellectuelles et donne une impression de lâcheté à toute la société. Certes, il existe de nombreuses personnes courageuses, mais elles n'ont pas suffisamment d'influence sur la vie publique. Les bureaucrates, les politiciens et les intellectuels manifestent cette dépression, cette passivité et cette désorientation dans leurs actions, leurs déclarations et, plus encore, dans leurs justifications, qui tendent à démontrer combien il est réaliste, raisonnable, intelligent, voire moralement justifiable de fonder les politiques d'État sur la faiblesse et la lâcheté. Et ce déclin du courage est paradoxalement accentué par les accès de colère et d'inflexibilité occasionnels de ces mêmes responsables lorsqu'ils doivent composer avec des gouvernements faibles, des pays en manque de soutien ou des mouvements discrépans, manifestement incapables d'opposer la moindre résistance. Mais ils restent silencieux et paralysés face aux gouvernements puissants et aux forces menaçantes, aux agresseurs et aux terroristes internationaux.

Faut-il préciser que, depuis l'Antiquité, la perte de courage a toujours été considérée comme le début de la fin ?

Bien-être

Lors de la formation des États occidentaux modernes, il fut proclamé comme principe fondamental que les gouvernements existent pour servir l'humanité et que l'humanité aspire à la liberté et au bonheur (voir, par exemple, la Déclaration d'indépendance des États-Unis). Or, ces dernières décennies, les progrès technologiques et sociaux ont enfin permis la réalisation de ces aspirations : l'État-providence. Chaque citoyen se voit garantir la liberté et les biens matériels souhaités, en quantité et en qualité suffisantes pour garantir, en théorie, l'accès au bonheur, au sens moralement inférieur dans lequel il a été conçu ces dernières décennies.

Cependant, un détail psychologique a été négligé : le désir constant de posséder toujours plus de choses et d'atteindre un niveau de vie toujours plus élevé, avec l'obsession que cela implique, a imprimé sur de nombreux visages occidentaux des traits d'anxiété, voire de dépression, même s'il est courant de dissimuler soigneusement ces sentiments. Cette compétition intense et active a fini par dominer toute pensée humaine et n'ouvre en rien la voie à un libre épanouissement spirituel. L'indépendance de l'individu vis-à-vis de nombreuses formes de pression étatique a été garantie ; la plupart des gens jouissent d'un niveau de bien-être que leurs parents et grands-parents n'auraient même pas pu imaginer ; il a été possible d'éduquer les jeunes selon ces idéaux, les menant vers la splendeur matérielle, le bonheur, la possession de biens matériels, d'argent et de temps libre, vers une liberté de plaisir quasi illimitée.

Alors, qui renoncerait à tout cela maintenant ? Pourquoi, et pour quel bénéfice, risquerait-on sa précieuse vie pour défendre le bien commun, surtout dans le cas nébuleux où la sécurité de sa propre nation devrait être défendue dans un pays lointain ?

La biologie elle-même nous apprend qu'une sécurité et un bien-être extrêmes et habituels ne sont pas avantageux pour un organisme vivant. Aujourd'hui, le bien-être de la société occidentale commence à révéler son côté pernicieux.

Vie légaliste

La société occidentale a choisi l'organisation qui correspond le mieux à ses objectifs, en se fondant, me semble-t-il, sur la lettre de la loi. Les limites du bien et des droits de l'homme sont définies par un système juridique dont la portée est très vaste. Les Occidentaux ont acquis une habileté considérable à utiliser, interpréter et manipuler le droit (même si ce dernier est souvent si complexe que le citoyen lambda ne peut le comprendre sans l'aide d'un expert).

Chaque conflit est résolu conformément à la lettre de la loi, et cette procédure est considérée comme une solution idéale. Si l'on est protégé par la loi, rien de plus n'est requis. Personne ne prétendrait que, malgré cela, on puisse se tromper. Exiger une autolimitation ou une renonciation à ces droits, imposer un sacrifice et un renoncement au risque, serait tout simplement absurde.

L'autocontrôle volontaire est quasiment inconnu : chacun s'efforce de repousser au maximum les limites imposées par le cadre légal. (Une compagnie pétrolière est juridiquement exempte de toute responsabilité lorsqu'elle achète le brevet d'une nouvelle énergie pour en empêcher l'utilisation. Un fabricant de produits alimentaires est juridiquement exempt de toute responsabilité lorsqu'il empoisonne son produit pour en prolonger la durée de conservation : après tout, les consommateurs sont libres de ne pas l'acheter.)

J'ai vécu toute ma vie sous un régime communiste, et je peux vous dire qu'une société dépourvue de cadre juridique objectif est une chose terrible. Mais une société dont la seule échelle de référence est le cadre juridique n'est pas non plus entièrement digne de l'humanité. Une société fondée sur des codes juridiques, et qui n'aspire jamais à rien de plus élevé, manque l'occasion de réaliser pleinement le potentiel humain. Un code juridique est trop froid et formel pour avoir une influence bénéfique sur la société.

Lorsque la trame délicate de la vie se trouve tissée de relations légalistes, il engendre un climat de médiocrité morale qui paralyse les plus nobles aspirations humaines. Dès lors, il sera tout simplement impossible d'affronter les conflits de ce siècle menaçant avec pour seul appui une structure légaliste.

L'orientation de la liberté

La société occidentale moderne nous a montré la différence entre la liberté d'agir pour le bien et la liberté d'agir pour le mal. Un homme d'État qui souhaite accomplir quelque chose d'important et de profondément constructif pour son pays est contraint d'agir avec une grande prudence, voire une certaine timidité. Des milliers de critiques hâtifs (et irresponsables) l'observeront attentivement. Il sera constamment dénigré par le Parlement et la presse. Il devra démontrer que chacune de ses actions est justifiée et absolument irréprochable. Au final, une personne véritablement grande, véritablement extraordinaire, n'a aucune chance de triompher. Des dizaines de pièges lui seront tendus dès le départ. Et ainsi, la médiocrité l'emporte. Partout, il est possible, et même facile, de saper le pouvoir administratif. De fait, ce pouvoir a été considérablement affaibli dans tous les pays occidentaux.

La défense des droits individuels a atteint des sommets tels qu'elle laisse la société totalement démunie face à certains individus. Il est temps, en Occident, de défendre moins les droits de l'homme que les devoirs humains. Parallèlement, une liberté destructrice et irresponsable s'est vue accorder un espace illimité. La société s'est montrée bien impuissante face à l'abîme de la décadence humaine ; par exemple, face à l'abus de liberté qui conduit à des violences morales contre la jeunesse, à travers des films abondamment pornographiques, criminels et horribles. Tout cela est considéré comme faisant partie intégrante de la liberté et est censé être théoriquement contrebalancé par le droit des jeunes de ne ni le regarder ni l'accepter. Ainsi, la vie organisée de manière légaliste démontre son incapacité à se défendre contre les effets corrosifs du mal.

Et qu'en est-il des aspects les plus sombres de la criminalité ? Les frontières légales (surtout aux États-Unis) sont suffisamment larges pour encourager non seulement la liberté individuelle, mais aussi son abus. Le coupable peut rester impuni ou bénéficier d'une sympathie injustifiée, grâce au soutien de milliers de personnes au sein de la société. Lorsqu'un gouvernement entreprend sérieusement d'éradiquer la subversion, l'opinion publique l'accuse aussitôt de violer les droits civiques des terroristes. Les cas de ce genre sont nombreux.

Le penchant de la liberté pour le mal s'est installé progressivement, mais il découle manifestement d'une conception humaniste et bienveillante selon laquelle l'humanité – reine de la création – n'est pas fondamentalement mauvaise, et tous les défauts de la vie sont causés par des systèmes sociaux erronés qu'il convient donc de corriger. Pourtant, aussi étrange que cela puisse paraître, malgré le fait que les meilleures conditions sociales aient été atteintes en Occident, la criminalité y persiste considérablement ; en réalité, elle est bien plus importante qu'en Union soviétique, société appauvrie et marquée par l'arbitraire juridique. (Il est vrai que nos camps de concentration abritent une multitude de prisonniers accusés de crimes, mais la plupart d'entre eux n'en ont commis aucun. Ils tentaient simplement de se défendre contre un État illégitime qui recourrait à la terreur en dehors de tout cadre légal.)

L'orientation de la presse

La presse, bien sûr, jouit de la plus grande liberté. (J'utiliserai le terme « presse » pour désigner tous les médias de masse.) Mais comment utilise-t-elle cette liberté ?

Là encore, la préoccupation primordiale est de ne pas enfreindre la loi. La distorsion ou l'exagération n'entraîne aucune véritable responsabilité morale. Quelle responsabilité un journaliste a-t-il envers ses lecteurs ou envers l'histoire ? Lorsqu'une opinion publique est induite en erreur par des informations inexactes ou des conclusions erronées, connaît-on un seul cas où le journaliste ou le journal concerné l'ait reconnu et présenté des excuses publiques ? Non. Cela nuirait aux ventes. Une nation peut subir les pires conséquences d'une telle erreur, mais le journaliste restera toujours impuni. Fort de sa confiance retrouvée, il se mettra probablement à écrire exactement le contraire de ce qu'il a dit auparavant. Face à l'exigence d'informations instantanées et crédibles, il devient nécessaire

de recourir à des présomptions, des rumeurs et des suppositions pour combler les lacunes ; et aucune ne sera réfutée. Elles s'ancreront durablement dans la mémoire du lecteur. Combien de jugements hâtifs, immatures, superficiels et trompeurs sont exprimés chaque jour, semant d'abord la confusion chez les lecteurs, puis les laissant perplexes ? La presse peut soit se faire l'écho de l'opinion publique, soit la pervertir.

Ainsi, on peut voir des terroristes glorifiés comme des héros, des informations confidentielles relatives à la défense nationale divulguées publiquement, ou encore la violation éhontée de la vie privée de personnalités sous le slogan « *chacun a le droit de tout savoir* ». (Bien qu'il s'agisse d'un slogan fallacieux, propre à une époque révolue. Bien plus précieux est le droit, aujourd'hui discrédité, de ne pas savoir ; de préserver son âme des ragots, des absurdités et des bavardages futiles. Une personne qui travaille et mène une vie pleine de sens n'a nul besoin de ce flot excessif et étouffant d'informations.) La précipitation et la superficialité sont le mal du XXe siècle, et ce mal se reflète plus que partout ailleurs dans la presse. L'analyse approfondie d'un problème est un anathème pour la presse. Elle reste prisonnière de formules sensationnalistes.

Or, à l'heure actuelle, la presse est devenue la force la plus puissante des pays occidentaux, surpassant les pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire. Dès lors, on peut se demander : selon quels critères a-t-elle été élue et à qui doit-elle rendre des comptes ? Dans les pays de l'Est communistes, un journaliste est ouvertement désigné comme un fonctionnaire d'État. Mais qui a élu les journalistes occidentaux qui occupent cette position de pouvoir, pour combien de temps et avec quels priviléges ?

Voilà une autre surprise pour qui vient d'un Orient totalitaire où la presse est rigoureusement unifiée. On découvre une tendance commune au sein de la majorité de la presse occidentale (l'esprit du temps), des modèles de jugement généralement acceptés, et peut-être même des intérêts corporatifs partagés, de sorte que l'effet qui en résulte n'est pas la concurrence, mais l'unification. La liberté de la presse est totale, mais pas celle des lecteurs, car les journaux transmettent surtout, de manière forcée et systématique, les opinions qui ne contredisent pas trop ouvertement leur propre opinion et la tendance générale susmentionnée.

Une tendance de réflexion

En Occident, sans censure, les courants de pensée et les idées à la mode sont frustrantement séparés de ceux qui sont passés de mode. Ces derniers, bien que jamais interdits, ont très peu de chances d'être reflétés dans les journaux et les livres, ou même entendus dans les universités. Vos universitaires sont libres au sens juridique du terme, mais ils sont bridés par les caprices du moment. Il n'y a pas de violence aussi manifeste qu'en Orient ; mais une sélection imposée par la mode et la nécessité de se conformer aux normes de masse empêchent souvent les penseurs les plus indépendants de contribuer à la vie publique. Il existe une dangereuse tendance à former un troupeau, étouffant ainsi les initiatives prometteuses.

Aux États-Unis, j'ai reçu des lettres de personnes très intelligentes – comme, par exemple, l'instituteur d'une petite école isolée – qui auraient pu beaucoup contribuer au renouveau et au salut de leur pays, mais ce dernier n'a pas pu les entendre, faute de tribune médiatique adéquate. Cette situation engendre des préjugés tenaces et répandus, une forme d'aveuglement dangereuse à notre époque si dynamique. On peut citer en exemple cette interprétation complaisante de la situation actuelle, qui agit comme une armure autour des esprits, à tel point que les voix de ceux qui vivent dans dix-sept pays d'Europe de l'Est et d'Extrême-Orient ne parviennent pas à la percer. Seul le cours inexorable des événements finira par la briser.

J'ai évoqué quelques aspects de la vie occidentale qui surprennent et étonneront un néophyte. Le but et la portée de cette dissertation m'empêchent de poursuivre cette analyse, notamment en ce qui concerne l'impact de ces aspects

sur des pans importants de la vie d'une nation, tels que l'éducation, tant élémentaire que supérieure, dans les arts et les lettres.

Socialisme

Il est presque universellement admis que l'Occident montre au reste du monde la voie d'un développement économique prospère, malgré les graves perturbations qu'a connues cette voie ces dernières années, dues à une inflation galopante. Pourtant, nombreux sont ceux qui, en Occident, sont insatisfaits de leur propre société. Ils la méprisent ou l'accusent de ne plus être à la hauteur des exigences de la maturité humaine. Ce mécontentement pousse nombre d'entre eux vers le socialisme, une tendance aussi erronée que dangereuse.

J'espère qu'aucun des présents n'a soupçonné que mes critiques partiales du système occidental visaient à suggérer le socialisme comme alternative. Non. Fort de mon expérience dans un pays où le socialisme est en vigueur, je ne parlerai pas d'une telle alternative. Le mathématicien Igor Chafarevich, membre de l'Académie des sciences de l'URSS, a écrit un ouvrage brillamment argumenté intitulé « Socialisme », dans lequel il mène une analyse historique pénétrante et démontre que le socialisme, sous toutes ses formes, conduit à la destruction totale de l'esprit humain et à l'anéantissement de l'humanité. Le livre de Chafarevich a été publié en France il y a près de deux ans et, à ce jour, personne n'a pu le réfuter. Il sera bientôt publié en anglais aux États-Unis.

Ce n'est pas un modèle

Mais si l'on me demandait plutôt si je proposerais l'Occident, tel qu'il est aujourd'hui, comme modèle pour mon pays, je répondrais franchement par la négative. Non, je ne recommanderais pas votre société comme idéal pour transformer la nôtre. À travers de profondes souffrances, le peuple de notre pays a connu un développement spirituel d'une telle intensité que le système occidental, dans son état d'épuisement actuel, ne paraît plus attrayant. Même les aspects de votre mode de vie que je viens d'énumérer sont extrêmement décourageants.

Un fait indéniable est l'affaiblissement de la personnalité humaine en Occident, tandis qu'en Orient, elle s'est affirmée et renforcée. Six décennies pour notre peuple et trois décennies pour ceux d'Europe de l'Est ; durant tout ce temps, nous avons connu une formation spirituelle qui surpasse de loin celle de l'Occident. Les pressions complexes et parfois mortelles de la vie quotidienne ont forgé des personnalités plus fortes, plus profondes et plus intéressantes que celles engendrées par le confort standardisé de l'Occident. Par conséquent, si notre société venait à se transformer en la vôtre, cela signifierait une amélioration sur certains points, mais aussi une détérioration dans d'autres domaines particulièrement importants.

Bien sûr, une société ne peut demeurer indéfiniment dans un abîme d'arbitraire juridique, comme c'est le cas dans notre pays. Mais il est tout aussi dégradant d'opter pour une indulgence automatique, comme vous l'avez fait. Après des décennies de souffrance, de violence et d'oppression, l'âme humaine aspire à quelque chose de plus élevé, de plus chaleureux et de plus pur que ce qu'offrent les habitudes de la vie en société, imposées par l'invasion répugnante de la publicité, le bruit assourdissant de la télévision et une musique insupportable. Tout cela est visible pour de nombreux observateurs à travers le monde. Il devient de plus en plus improbable que le mode de vie occidental devienne un modèle à suivre.

L'histoire recèle des avertissements significatifs pour une société menacée de disparition. On peut citer, par exemple, le déclin des arts ou la raréfaction des grands hommes d'État. D'autres signes, tout aussi manifestes,

alertent également. Le cœur même de sa démocratie et de sa culture est ébranlé par une simple coupure d'électricité de quelques heures : des hordes de citoyens américains se livrent alors à des pillages et à des actes de vandalisme. La façade protectrice est alors ténue, signe d'un système social instable et fragilisé.

Mais la lutte pour notre planète, tant physique que spirituelle – cette lutte aux proportions cosmiques – n'est pas une vague question d'avenir. Elle a déjà commencé. Les forces du mal ont déjà lancé leur offensive décisive. Vous en ressentez peut-être la pression, mais vos écrans et vos publications restent remplis des sourires de circonstance et des toasts levés. D'où vient toute cette joie ?

Myopie

Certains représentants éminents de votre société, comme George Kennan, affirment : on ne peut appliquer de critères moraux à la politique. Ce faisant, on confond le bien et le mal, le juste et l'injuste, et l'on laisse le Mal triompher dans le monde. Au contraire, seuls des critères moraux peuvent protéger l'Occident contre la stratégie bien orchestrée du monde communiste. Il n'existe pas d'autres critères. Toute considération pratique ou accessoire sera inévitablement balayée par la stratégie communiste. Dès lors qu'un certain niveau de compréhension du problème est atteint, le raisonnement légaliste paralyse ; il empêche de saisir l'ampleur et la portée des événements.

Malgré l'abondance d'informations, ou peut-être à cause d'elle, l'Occident peine à appréhender la réalité telle qu'elle est. Certains commentateurs américains ont formulé des prédictions naïves, croyant que l'Angola deviendrait le Vietnam de l'Union soviétique ou que l'intervention cubaine en Afrique serait stoppée par l'attention particulière que les États-Unis portent à Cuba. Le conseil de Kennan à son propre pays – entamer un désarmement unilatéral – relève de la même catégorie. Si seulement vous saviez comment les officiels de la *place de la Vieille Ville à Moscou* se moquent de vos experts politiques ! [1] Quant à Fidel Castro, il méprise ouvertement les États-Unis, qui envoient leurs troupes dans des aventures lointaines alors que son pays est voisin du vôtre.

Cependant, l'erreur la plus grave a été la mauvaise interprétation de la guerre du Vietnam. Certains souhaitaient sincèrement la fin de toutes les guerres au plus vite ; d'autres estimaient qu'il devait y avoir une place pour l'autodétermination au Vietnam, ou au Cambodge, comme nous le constatons aujourd'hui avec une clarté particulière. Mais des membres du mouvement pacifiste américain ont participé à la trahison de nations orientales lointaines, à un génocide et aux souffrances infligées aujourd'hui à 30 millions de personnes dans ces pays. Ces pacifistes convaincus entendent-ils les cris qui montent de là-bas ? Comprendent-ils leur responsabilité aujourd'hui ? Ou préfèrent-ils rester sourds ?

La CIA américaine a perdu son sang-froid et, de ce fait, le danger s'est considérablement rapproché des États-Unis. Mais personne ne le reconnaît. La myopie des politiciens qui ont signé une capitulation précipitée au Vietnam a apparemment offert aux États-Unis un répit de complaisance ; or, un Vietnam centuple se profile désormais à l'horizon. Ce petit Vietnam avait été un avertissement et une occasion de mobiliser le courage de la nation. Mais si des États-Unis d'Amérique, pourtant pleinement armés, ont subi une véritable défaite face à un petit pays communiste, comment l'Occident peut-il espérer rester inébranlable à l'avenir ? J'ai déjà eu l'occasion de dire qu'au XXe siècle, la démocratie n'a remporté aucune guerre majeure sans l'aide et la protection d'un allié continental dont elle ne remettait pas en question la philosophie et l'idéologie.

Durant la Seconde Guerre mondiale contre Hitler, au lieu de remporter la guerre par ses propres forces, ce qui aurait certainement suffi, la démocratie occidentale a cultivé un ennemi encore plus puissant. Hitler n'a jamais disposé d'autant de ressources ni d'autant d'hommes, ni proposé d'idées séduisantes, ni bénéficié d'un soutien aussi important en Occident – une potentielle cinquième colonne – que l'Union soviétique. Aujourd'hui, certaines voix

occidentales évoquent déjà la possibilité de se prévaloir de la protection d'une troisième puissance en cas d'agression lors d'un prochain conflit mondial ; dans ce cas, ce protecteur serait la Chine. Mais je ne souhaiterais une telle protection à aucun pays au monde.

Tout d'abord, il s'agit d'une nouvelle alliance avec le mal ; de plus, elle accorderait un répit aux États-Unis, mais si, à la dernière minute, la Chine, forte de son milliard d'habitants, se retournait contre eux armée d'armes américaines, les Etats-Unis elle-même serait victime d'un génocide semblable à celui qui se déroule actuellement au Cambodge.

Perte de volonté

Mais aucune arme, aussi puissante soit-elle, ne peut sauver l'Occident tant qu'il n'aura pas surmonté sa perte de volonté. Dans un état de faiblesse psychologique, les armes deviennent un fardeau pour ceux qui capitulent. Pour se défendre, il faut aussi être prêt à mourir ; or, cette préparation est rare dans une société nourrie du culte du bien-être matériel. Il ne reste alors que des concessions, des tentatives pour gagner du temps et la trahison. Ainsi, lors de la honteuse conférence de Belgrade, les diplomates de l'Occident libre, dans leur faiblesse, ont livré la frontière où les membres des groupes de vigilance d'Helsinki sacrifient leur vie.

La pensée occidentale est devenue conservatrice : la situation mondiale doit rester inchangée à tout prix ; aucun changement n'est permis. Ce rêve paralysant d'un *statu quo* irréformable est le symptôme d'une société parvenue au terme de son développement. Il faudrait être aveugle pour ne pas voir que les océans n'appartiennent plus à l'Occident, tandis que les terres sous son contrôle ne cessent de se réduire. Les deux prétendues guerres mondiales (en réalité, elles étaient loin d'avoir cette ampleur planétaire) ont entraîné l'autodestruction interne de ce petit Occident progressiste, qui a ainsi préparé sa propre fin. La prochaine guerre (qui ne sera pas forcément atomique, et je ne crois pas qu'elle le sera) pourrait anéantir la civilisation occidentale à jamais. Face à de tels dangers, forte d'un passé historique si riche, avec un tel degré de réalisation et d'attachement à la liberté, comment est-il possible de perdre à ce point la volonté de se défendre ?

L'humanisme et ses conséquences

Comment ce déséquilibre des pouvoirs s'est-il instauré ? Comment l'Occident est-il passé de sa marche triomphale à sa faiblesse actuelle ? Y a-t-il eu des déviations fatales et une perte de cap dans son développement ? Il ne semble pas. L'Occident a progressé régulièrement, conformément à ses intentions sociales proclamées, au rythme de ses progrès technologiques fulgurants. Et soudain, il se retrouve en position de faiblesse. Cela signifie que l'erreur réside à la racine, au fondement même de la pensée humaine des derniers siècles. Je fais référence à la vision du monde occidentale qui prévaut aujourd'hui, née de la Renaissance et ayant trouvé son expression politique au siècle des Lumières. Cette vision du monde est devenue la base de toutes les doctrines politiques et sociales ; on pourrait la qualifier d'humanisme rationaliste ou d'autarcie humaniste. Il s'agit de l'autonomie proclamée et pratiquée de l'humanité vis-à-vis de toute force supérieure. On pourrait également la qualifier d'anthropocentrisme, l'humanité étant perçue comme occupant le centre de tout ce qui existe.

Le tournant opéré par la Renaissance était sans doute inévitable d'un point de vue historique. Le Moyen Âge avait atteint son terme naturel par épuisement, se muant en une répression intolérable et despote de la nature physique de l'humanité au profit de sa nature spirituelle. Mais ensuite, nous nous sommes détournés du spirituel et avons embrassé le matériel de manière excessive et débridée.

La nouvelle pensée humaniste, proclamée guide, niait l'existence d'un mal intrinsèque chez l'être humain et n'envisageait aucune mission supérieure à la recherche du bonheur terrestre. Elle a introduit dans la civilisation occidentale une dangereuse tendance à idolâtrer l'humanité et ses besoins matériels. Tout ce qui dépassait le bien-être physique et l'accumulation de biens matériels – tous les autres besoins et caractéristiques humaines, d'une nature plus élevée et plus subtile – demeurait hors du champ d'action des systèmes sociaux et étatiques, comme si la vie humaine était dépourvue de sens supérieur. Ceci a ouvert la voie au Mal, qui, de nos jours, circule librement et constamment. La liberté *en soi* ne résout en rien les problèmes de l'existence humaine et, de fait, en soulève un grand nombre de nouveaux.

Pourtant, dans les premières démocraties, comme la démocratie américaine à ses débuts, tous les droits de l'homme étaient conférés sur la base que l'humanité est une créature de Dieu. Autrement dit, la liberté était accordée à l'individu sous condition, sous présomption de sa responsabilité religieuse constante. Telle était la tradition des mille années précédentes. Il y a deux cent cinquante ans, voire deux cent cinquante ans, il aurait été presque inimaginable aux États-Unis d'accorder une liberté illimitée à un individu pour la simple satisfaction de ses caprices personnels. Par la suite, cependant, toutes ces limitations se sont érodées dans tout l'Occident. On a assisté à un abandon total de l'héritage moral des siècles chrétiens, avec ses grandes réserves de miséricorde et de sacrifice. Les systèmes étatiques sont devenus encore plus matérialistes.

En fin de compte, l'Occident a conquis les droits de l'homme, parfois même à l'excès, mais le sens des responsabilités humaines devant Dieu et la société s'est considérablement affaibli. Ces dernières décennies, l'égoïsme légaliste de la vision occidentale du monde a atteint son apogée, et le monde se trouve confronté à une profonde crise spirituelle et à une transition politique. Toutes les prouesses technologiques célébrées, y compris la conquête de l'espace, sont insuffisantes pour racheter la pauvreté morale du XXe siècle, une pauvreté que personne n'aurait pu imaginer jusqu'à la fin du XIXe siècle.

Une relation inattendue

À mesure que l'humanisme se développait et se matérialisait, il laissait progressivement place à des concepts qui furent ensuite adoptés par le socialisme, puis par le communisme. Ainsi, Karl Marx pouvait affirmer, en 1844, que « *le communisme est l'humanisme naturalisé* ». Cette affirmation n'est pas totalement dénuée de raison. On retrouve les mêmes fondements d'un humanisme érodé dans tout type de socialisme : un matérialisme débridé ; l'affranchissement de la religion et de la responsabilité religieuse (qui, dans les régimes communistes, frôle la dictature antireligieuse) ; et la concentration des structures sociales sous un critère prétendument scientifique. (Ce dernier point est caractéristique des Lumières comme du marxisme.) Ce n'est pas un hasard si les grandes promesses rhétoriques du communisme s'articulent autour de l'Homme (avec un grand « H ») et de son bonheur terrestre. À première vue, le parallèle peut paraître troublant : des tendances communes dans la pensée et le mode de vie de l'Occident et de l'Orient contemporains ? Mais telle est la logique du développement matérialiste.

De plus, cette interrelation est telle que le courant matérialiste, plus à gauche et donc plus cohérent, se révèle toujours le plus fort, le plus séduisant et le plus victorieux. L'humanisme, ayant perdu son héritage chrétien, ne peut l'emporter dans cette compétition. Ainsi, au cours des siècles passés, et plus particulièrement ces dernières décennies, à mesure que le processus s'intensifiait, le rapport de forces s'est déroulé comme suit : le libéralisme a inévitablement été supplanté par l'extrémisme ; l'extrémisme a dû céder la place au socialisme ; et le socialisme n'a pu résister au communisme.

Le régime communiste à l'Est a pu se maintenir et prospérer grâce au soutien enthousiaste d'un grand nombre d'intellectuels occidentaux qui, se sentant proches de lui, ont refusé de voir les crimes des communistes et, ne pouvant plus les nier, ont tenté de les justifier. Le problème persiste : dans nos anciens pays du bloc de l'Est, le

communisme a subi une défaite idéologique totale ; son prestige est nul, voire pire. Pourtant, les intellectuels occidentaux continuent de le considérer avec un intérêt et une affinité considérables, ce qui rend précisément la résistance à l'Est si difficile pour l'Occident.

Avant le changement

Je ne vais pas examiner le cas d'une catastrophe provoquée par une guerre mondiale et les bouleversements qu'elle engendrerait pour la société. Tant que nous nous réveillons chaque matin sous un soleil paisible, nous devons poursuivre notre vie quotidienne. Mais un désastre est déjà bien présent parmi nous. Je parle du fléau d'une conscience déspiritualisée et d'un humanisme irréligieux. Ce critère a fait de l'homme la mesure de toute chose sur terre ; cet être humain imparfait, jamais exempt de vanité, d'égoïsme, d'envie, de vanité et d'une douzaine d'autres défauts. Nous payons aujourd'hui le prix des erreurs commises au début de cette aventure.

De la Renaissance à nos jours, nous avons enrichi notre expérience, mais nous avons perdu le concept d'une entité suprême et complète qui, jadis, limitait nos passions et notre irresponsabilité. Nous avons placé trop d'espoir dans la politique et les réformes sociales, pour finalement nous retrouver dépouillés de notre bien le plus précieux : notre vie spirituelle, piétinée par les clivages partisans à l'Est et les impératifs commerciaux à l'Ouest. C'est là l'essence de la crise : la division du monde est moins terrifiante que la similitude du mal qui ronge ses membres les plus profonds.

Si, comme le suggère l'humanisme, les êtres humains naissaient uniquement pour être heureux, ils ne naîtraient pas pour mourir. Puisque leur corps est voué à la mort, leur mission sur terre doit être manifestement plus spirituelle, et non se limiter à la simple jouissance incontrôlée des plaisirs quotidiens, ni à la recherche des meilleurs moyens d'acquérir des biens matériels et à leur consommation inconsidérée. Il s'agit de l'accomplissement d'un devoir sérieux et durable, afin que le passage de l'existence devienne avant tout une expérience de croissance morale – quitter ce monde en étant meilleur qu'on ne l'a commencé.

Il est impératif de reconsiderer l'échelle des valeurs humaines conventionnelles ; leur distorsion actuelle est stupéfiante. Il est inacceptable que l'évaluation de la performance d'un président se résume à des questions de salaire ou de disponibilité d'essence. Ce n'est qu'en cultivant volontairement en nous une maîtrise de soi sereine et librement acceptée que l'humanité pourra s'élever au-dessus de la tendance mondiale au matérialisme. Aujourd'hui, il serait rétrograde de s'accrocher aux formules figées des Lumières. Un tel dogmatisme social nous laisse sans défense face aux défis de notre époque.

Même si nous sommes épargnés par la destruction de la guerre, la vie devra changer, sous peine de périr d'elle-même. Nous ne pouvons éviter une réévaluation des définitions fondamentales de la vie et de la société. L'humanité est-elle vraiment au-dessus de tout ? N'existe-t-il pas un Esprit supérieur qui la transcende ? Est-il juste que la vie d'une personne et les activités d'une société soient guidées avant tout par le développement matériel ? Est-il permis de promouvoir un tel développement au détriment de l'intégrité de notre vie spirituelle ?

Si le monde n'a pas encore atteint sa fin, il a au moins franchi un cap historique majeur, d'une importance comparable à la transition du Moyen Âge à la Renaissance. Il exigera de nous un ardeur spirituelle intense. Nous devrons nous élever à un niveau de vision nouveau, à un nouveau mode de vie, où notre nature physique ne sera plus anathématisée comme au Moyen Âge, mais, plus important encore, où notre être spirituel ne sera plus foulé aux pieds comme à l'époque moderne. Cette ascension s'apparente à une progression vers la prochaine étape anthropologique. Nul, nulle part dans le monde, n'a d'autre issue que celle de s'élever.

Alexandre Soljenitsyne, Harvard le 8 juin 1978.

« LE DÉCLIN DU COURAGE »**Alexandre Soljenitsyne, Harvard, 8 juin 1978.**

***Alexandre Issaïevitch Soljenitsyne**, né le 28 novembre 1918 à Kislovodsk URSS et mort le 3 août 2008 à Moscou, Russie, est un écrivain russe et un des plus célèbres dissidents du régime soviétique durant les années 1970 et 1980.

[1] La *Vieille Place de Moscou* (Staraya Ploshchad) est la place où se trouve le siège du Comité central du Parti communiste de l'Union soviétique (PCUS) ; c'est le vrai nom de ce que l'on appelle en Occident « le Kremlin ».